

Frontières et zones
dans la circulation globale des footballeurs brésiliens¹

Carmen Rial
Université Fédéral de Santa Catarina

Le football est certainement le phénomène le plus universel aujourd’hui, beaucoup plus que la démocratie ou l’économie de marché, dont on dit qu’elles n’ont plus de frontières, mais qui ne parviennent pas à avoir la surface du football.

Cette déclaration de Pascal Boniface, directeur de l’Institut National des Relations Internationales et Stratégiques de la France, sert comme porte d’entrée pour aborder ici le football, et plus spécifiquement le mouvement de traversée des frontières effectué par les footballeurs brésiliens, ce qui pourrait, en apparence, sembler être un focus secondaire face au contexte des intenses flux migratoires de réfugiés politiques, de réfugiés climatiques, d’émigrants économiques, d’émigrants sans papiers, de travailleurs, etc. .

En tant que profession, le football est hautement excluant. Il a été calculé qu’au Brésil, sur 100 joueurs amateurs, seul 1 devient professionnel. 90% des professionnels reçoivent entre 1 et 4 fois le salaire minimum. Des 10% restant, c'est-à-dire qui reçoivent plus de 4 fois le salaire minimum, 1% transitera par les grands centres footballistiques mondiaux, parmi lesquels quelques 500 joueurs, ceux qui jouent dans les clubs des premières divisions en Europe (Polli 2014), recevront entre 400 mille et 10 millions d’euros annuels, ce à quoi il faut ajouter les primes pour performances et les contrats publicitaires, qui dans certains cas dépassent la valeur du salaire. C'est à partir de cette minorité de la minorité que j'ai commencé la recherche. En Espagne et aux Pays-Bas particulièrement, mais également en France, au Japon, à Monaco, pour ensuite l'étendre aux joueurs ayant un salaire plus bas.² Une recherche ethnographique multi-situé qui m'a amenée à discuter avec plus de 60 footballeurs brésiliens (plus 10 qui ont joué par la sélection principale) et leur entourage

¹ Ce texte a été présenté lors du Colloque Saint Hilaire, organisée par Cornélia Eckert (Capes) et Hervé Théry (CNRS) à Paris, en 2011. Je les remercie pour l’invitation. Je remercie aussi le traducteur Antoine Bollinger pour la correction du texte.

(familles, assistants, techniques, dirigeants). Sur les quelque trois millions de Brésiliens³ vivant à l'étranger, environ quatre mille sont estimés à des joueurs de football. Et chaque année, environ mille footballeurs sort du Brésil, les plus talentueux (ou chanceux) vers les clubs-global Européens (Rial 2008). Depuis 2008, cette situation a un peu changé, en partie parce que les clubs européens (ainsi que l'Europe dans son ensemble) ont été plus durement touchés par la crise financière mondiale que le Brésil, ce qui a provoqué une vague de retours d'émigrants brésiliens vers le pays. En partie parce que beaucoup de joueurs avaient atteint l'âge de la retraite et sont retourné à jouer quelques années de plus pour les clubs au Brésil.

La diffusion mondiale des joueurs de football brésiliens, même s'elle n'est pas récente, a accru dans le cours de ce siècle, présentant une grande portée symbolique étant donné la forte présence de football dans les médias internationaux et sa colonisation des imaginaires masculins. Pelé (que n'a joué par un club étranger, le Cosmos des Etats Unis, que à la fin de sa carrière), Ronaldo, Ronaldinho, ou Neymar sont certainement parmi les Brésiliens les plus connus du monde en 2014.

Ces *happy few*, ces stars, comme dirait Morin (2007), se concentrent dans les clubs-globaux. Dans une analogie avec la catégorie de Sassen (1991, 2003) des villes-globales, je désigne par clubs-globaux ceux qui transcendent les frontières de leurs villes, régions et même de leur Etat-nation. Ils sont des nódulos de flux économiques, humains, médiatiques et symboliques globaux parce que, concentrent des capitaux qui circulent mondialement, emploient des joueurs provenant de différentes parties du monde, et principalement réunissent des supporters éparpillés à travers le monde colonisant l'imagination d'une population planétaire. En tant que communautés imaginées réunissant des supporters éparpillés à travers le monde, on pourrait les rapprocher aux nation : avec leur hymnes, drapeaux, sentiment d'appartenance.

FIFA joue un rôle central dans le système footballistique en agissant par l'intermédiaire des fédérations régionales et des confédérations nationales pour organiser, superviser et réglementer sa pratique. Système footballistique ici se réfère à l'assemblage de

³ Le Ministère des Relations Extérieures ne possède pas de données exactes et en calculait qu'environ 3 millions, dont un tiers vivrait clandestinement à l'étranger jusqu'à 2008. De ce contingent, 38% seraient aux Etats-Unis, 30% au Paraguay, 13% au Japon et 11% en Europe. Ces chiffres changent depuis le 11 septembre 2001, avec la redirection des flux nord-américains vers le Royaume Uni (Accessible en: <http://www.brasileirosnomundo.itamaraty.gov.br/noticias/censo-ibge-estima-brasileiros-no-exterior-em-cerca-de-500-mil/impressao> Consulté en Janvier de 2014). Et en raison de la crise global économique de 2008, qui n'a pas touché le Brésil tant que le Nord-Global, des nouvelles opportunités de travail ont attiré des émigrants à retourner au Brésil (<http://www.brasileirosnomundo.itamaraty.gov.br/a-comunidade/estimativas-populacionais-das-comunidades>, Consulté en Janvier de 2014). Cependant, les chiffres de l'émigration restent élevés, et sont calculé par le gouvernement en 2,5 million d'expatriés en 2012. D'autres études suggèrent un nombre plus grand : il y aurait 5 millions de Brésiliens vivant à l'étranger.

différents domaines liés à la pratique du ‘football association’, celui régi par la FIFA. Le système de football comprend le champ (Bourdieu 1987) footballistique, qui va dès le football amateur dans les écoles pour les enfants et les champs de fortune aux spectacles globalement médiatisés des équipes de football professionnel. Mais le système de football n'est pas limitée au champ du football, car il comprend d'autres tels que le champ journalistique et le champ économique. S'appuyant sur les concepts de Bourdieu de capital culturel, social et symbolique (Bourdieu, 1987), on peut considérer capital footballistique la somme totale des connaissances particulières dans le domaine du football, que ce soit corporels (savoir comment déployer son corps pendant les performances footballistique), sociale (à savoir, les personnes importantes qui aideront à monter professionnellement), ou économique (savoir comment gérer les contrats et les dépenses en capital). Le capital corporel pas toujours l'emporte sur le capital économique. Et Beckham est peut-être le meilleur exemple. Un autre exemple : peut des fans de football dans le monde sont capables de rappeler les noms des joueurs grecs qui conquit l'Euro 2004. Mais beaucoup savent la ligne de départ du Real Madrid de cette année, même si le club n'avait pas gagné des titres. La valeur dans le système footballistique des footballeurs grecs qui sont devenus champions de la Coupe Euro est loin de celle des étoiles "galactiques " du Real Madrid. Dans le star system (Morin, 2007), la victoire dans une compétition majeure ne signifie pas nécessairement placement au sommet de la hiérarchie du système de football.

Si l'on analyse le flux de joueurs d'Amérique du Sud vers l'Europe, et particulièrement du Brésil, nous constatons qu'il a énormément augmenté au cours des dernières années, mais, aussi, qu'il n'est pas nouveau. Le monde a découvert le football sud-américain dans les années 1920, par le biais des victoires du Uruguay aux Jeux Olympiques de Paris et d'Amsterdam, puis grâce à la Coupe du Monde disputée à Montevideo⁴. Bien que modeste en termes de chiffres, la sortie des joueurs brésiliens vers l'étranger était déjà alors considérée comme un « exode » dans certains articles journalistiques, terminologie qui revient à la mode dans la première décennie du XXI siècle, dans une dénonciation de la sortie du pays qu'amputait aux joueurs stars le qualificatif de « mercenaires et étranger », les accusant de une perd supposé d'un sentiment d'appartenance national et de avoir l'argent comme but principal dans la vie) . Et ce n'est qu'au cours des dernières années, avec l'établissement d'un flux de retour consistant au Brésil, que le media a cessé de parler avec autant d'insistance

⁴ L'Europe a surtout été enchanté par un type de joueur sud-américain, les dribbleurs, capables d'éviter les chocs corporels grâce aux dribbles. Ces qualités stylistiques de jeu ont été transportées vers le biologique, naturalisées puis associées à la race et à la nation. Un journaliste français présent à la fermeture des Jeux Olympiques de 1924, Maurice Pefferkorn (1944), a écrit sur les joueurs uruguayens : « nous sommes face à des hommes qui semblent avoir trouvé dans le football une seconde nature ».

d'exode et a commencé à voir la circulation pour l'Europe comme une forme d'apprentissage de la discipline tactique et du mode de jouer des Européens, ce qui pourrait s'averrait utile lors des confrontations dans les compétitions internationales de la seleção.

Bien au mal vu, la transposition des frontières continue et le nombre de frontières possible d'être transposé ont s'élargie avec le temps. Quelles sont, donc, les frontières territoriales dépassées par ces joueurs et quelle est la modalité de cette traversée ? C'est cette question que le texte cherche à répondre.

Frontières footballistique pour les Brésiliens

Dans le premier semestre de l'année 2013, les pays d'Amérique Latine ont expédiés hors du continent environ 5.000 footballeurs pour un valeur de plus de 1,1 milliard de dollars. L'Argentine et le Brésil seul ont exportés plus de 3.000 joueurs de football, ou 400 millions de dollars en talent footballistique. «Dans son ensemble, l'Amérique Latine a exporté plus de valeur en joueurs de football dans la première moitié de 2013 que en animaux vivants dans toute l'année 2011» (Ferdman; Yanofski 2013)⁵. Comme une grande partie des salaires des joueurs revient au pays sous la forme de transfert banquiers (*remittances*), cette émigration implique clairement des contributions financières importantes. Les transferts de joueurs sont devenus une source essentielle d'appui financier, sans laquelle les clubs ne seraient pas en mesure de maintenir des salaires élevés actuels versés à leurs autres professionnels. Il va sans dire que les salaires des ces célébrités ont changé, énormément⁶.

Aux côtés de ces célébrités, on en trouve environ cinq mille autres joueurs vivant dans des pays marginaux du système footballistique mondial, comme ceux que j'ai rencontré en Inde, au Canada, en Belgique, au Maroc, en Chine, en Corée du Sud, à Hong-Kong et au Uruguay, qui souvent reçoivent un peu plus de deux fois le salaire minimum brésilien – ce sont les «infâmes» (pas fameux) parmi lesquelles un contingent a chaque année plus nombreux des femmes, qui sort du Brésil pour pouvoir pratiquer ailleurs une profession historiquement discriminés. Infâmes, compte tenu de leur invisibilité dans les médias mondiaux - librement inspiré par le texte de Foucault (1977) j'ai voulu souligner leur condition d'anonymat, au moins au Brésil, de ceux que circulent dans les circuits secondaire du système footballistique global. Certains ont une bonne visibilité dans les médias locaux des

⁵ Selon Euroamericas Sport Marketing, Centre du commerce international. Je remercie Jeffrey Hoff pour appeler mon attention sur cet article.

⁶ Falcão, champion avec Rome dans les années 1980, calcule que ce que lui, Sócrates et Zico gagnaient en un an correspond aujourd'hui à 15 jours de salaire des stars brésiliennes du ballon rond.

pays où ils travaillent - ce ne sont pas "vendeuses de vêtements", ou "clochards" comme les personnages de Foucault, mais pourraient être comparées aux «soldats renégats» ou «notaires».

Ils sont répartis sur tous les continents, est où ils sont, représentent le Brésil, plus ou moins explicitement, ne manquant de porter les drapeaux national lors des célébrations de titres. Même ils sont "infâme" dans leur pays d'origine, ils peuvent avoir une grande importance dans les clubs où ils travaillent. L'adjectif a été utilisé ici par rapport aux stars.

Les footballeurs hommes se déplacent parce que le peu qu'ils reçoivent à l'étranger, c'est le double de ce qu'ils recevraient au Brésil, ou parce qu'être là-bas peut être une bonne *vitrine* (catégorie qui utilisent pour parler de visibilité), un pas vers d'autres clubs plus grands. Les footballeuses, elles, ont aussi d'autres motivations, au-delà du salaire et des possibilités future des transferts : l'opportunité de jouer toute l'année – le marché pour les femmes dans les clubs au Brésil est bien restreint et les clubs restent inactifs pour plusieurs mois – et, pour quelques unes, surtout celles qui se dirigent vers les pays Scandinaves et les Etats Unis, la possibilité de vivre ouvertement des relations amoureuses lesbiennes ce qui aurait été plus difficile au Brésil, où les préjugés homophobes sont encore très présentes (Pisani, 2012; Rial 2014).

Même les pays qui sont des destinations improbables pour les travailleurs brésiliens ont reçu des joueurs de football Brésiliens. Si bien que le Bureau des affaires étrangères du Brésil a préparé une brochure pour avertir les joueurs de football sur les liens potentiellement dangereux avec des gestionnaires sans scrupules dans les pays tels que l'Arménie, Singapour, Corée du Sud, la Chine, la Grèce, l'Inde et la Thaïlande. Malgré les bonnes intentions de la brochure, je suis allé à tous ces pays mentionnés (sauf l'Arménie) et j'ai rien trouvé qui pourrait être qualifiée de « traite des êtres humains »⁷.

Nous savons que l'impact de la mondialisation est inégal, et que certains flux sont plus intenses que d'autres. Dans le football brésilien, les flux liés à la force de travail vont dans le sens centrifuge, et prévalent largement sur les flux centripètes de capitaux investis dans les clubs. Bien qu'au cours des dernières années le pays ait reçu de grands apports de capitaux étrangers, ceux-ci sont encore insignifiants dans le football, et les expériences vécues⁸ ont été, en général, évaluées négativement. Tout au contraire des clubs-globaux Européens qui de plus en plus devient des propriétés de milliardaires en provenance de la Russie et des pays du

⁷ Au début des années 2000, des reportages dans les médias sur les joueurs de football Brésilien dans des pays arabes, en particulier l'Arabie Saoudite, parlent de cas de rétention des passeports, coupure d'eau et d'électricité résidentiel, et d'autres formes de pression pour qui ne abandonnent pas le pays. Mais il n'a pas eu de cas de dénonciation de ce genre récemment.

⁸ Parlamat au Palmeiras, MSI au Corinthians.

Moyen Orient, les clubs au Brésil restent des associations non lucratives que appartiennent à un ensemble de personnes anonymes – leurs associés – et rarement atteignent la même gloire que la *seleção* dans le système footballistique.

Le domaine de l'économie et de la politique, et le système footballistique, sont des mondes parallèles, et les mouvements chez l'un ne trouvent pas toujours de correspondance chez l'autre. Et il en va de même en ce qui concerne les frontières. Les frontières nationales que les émigrants brésiliens traversent de préférence ne sont pas exactement les mêmes que celles traversées par les joueurs brésiliens exportés, ni du point de vue physique, territoriale (*a border*), ni si l'on considère leurs préférences, leurs horizons (*frontier*). Par exemple, les Etats Unis restent en tête comme la destination préférentiel des émigrants brésiliens, avec 60% du contingent d'expatriés⁹ mais il n'est pas une destination convoité par les stars homme du football, même si cela a beaucoup changé au cours des derniers années, avec la consolidation de la *Major League Soccer*, qui attire des plus en plus des grands noms du football mondial en fin de carrière et aussi des Brésiliens, avec la spécificité de recruter parmi les couches intermédiaires, qui entrent le pays par la voie des agences de recrutement que associent sport et formation éducationnel, secondaire et universitaire (Rial 2012).

Evidemment, les frontières entre nations présentent différentes visibilités et perméabilités. Dans les mouvements migratoires plus généraux, les flux vers les pays du nord, d'où sont envoyés les plus grands montants de transferts bancaires gagnent une plus grande visibilité, bien qu'ils existent des flux régionaux importants. Il en va de même pour le football, bien que dans ce cas il ne soit pas possible de penser en termes de pays centraux et périphériques, parce que les pays centraux (Etats-Unis, Canada) ne le sont pas toujours dans le football, où les pays dits émergents (Brésil, Argentine) occupent des places de grandes importances. On parle peu des footballeurs brésiliens qui vont vers des pays d'Amérique du Sud, qui reste la destination principale des footballeurs hommes. Les joueurs contactés aux Pays-Bas, par exemple, ont une bien plus grande visibilité sur le panorama médiatique que ceux qui sont en Bolivie, bien que pour la Bolivie on recense trois fois plus de joueurs brésiliens. Et l'on note encore que c'est le Mexique, et non la Bolivie, le pays latin qui, historiquement, a reçu le plus de joueurs brésiliens. .

De fait, si l'on regarde les statistiques, nous observons que, tous les ans, au moins un pays latino-américain (et parfois deux) compte parmi les dix plus grands acheteurs. Evidemment, les transferts vers les grands centres footballistiques, où sont localisés les clubs-

⁹ Accessible au: <http://www.brasileirosnomundo.itamaraty.gov.br/noticias/censo-ibge-estima-brasileiros-no-exterior-em-cerca-de-500-mil/impressao>. Consulté le 26 de Janvier 2014.

globaux dans les ligues espagnole, anglaise, allemande, italienne ou française, gagnent une plus grande visibilité, bien que des pays comme le Paraguay ou, en Europe, le Portugal, puissent dépasser numériquement cette immigration. Il en est de même avec les flux migratoires plus généraux : on donne une grande visibilité à la traversée des frontières européenne et nord-américaine, celle-ci partiellement transformée en frontière armée pour empêcher ce flux migratoire, et l'on aborde moins les mouvements régionaux, incités par des crises politiques ou climatiques, qui délocalisent de plus grands contingents populationnels.

Les chiffres montrent également que l'extension des frontières pour les footballeurs a été lente, mais consistante : en 2002, année où la Confédération Brésilienne de Football (CBF) a initié la divulgation de données concernant la sortie de joueurs, les Brésiliens ont émigré vers 71 pays ; en 2008, le nombre de pays accueillants est passé à 95. Il est fort probable que actuellement nous rencontrons des footballeurs brésiliens dans les 193 pays recensés comme destination d'émigrantes par le Institute Brésilien de Géographia et Statistique (IBGE), cet à dire, en presque tout les 208 pays englobé par la FIFA.

Le projet de carrière rêvé des joueurs vise à intégrer les clubs qui participent à la Ligue des Champions, c'est à dire, aller vers l'Europe. Et plus que l'Europe (qui est imaginé comme étant un tout homogène, sans que un pays préférentiel soit spécifique (Carter,* ; Rial *), aux clubs-globaux. Peut parmi eux arrive à réalisé ce projet, se que n'a empêché le fait que le Brésiliens soient nombreux dans celle qui est considéré comme le plus important compétition des clubs au monde, la Champions League¹⁰.

Tout comme les frontières territoriales traversées de préférence par les émigrants communs et par les footballeurs brésiliens ne sont pas les mêmes, les modalités de ces traversées ne le sont pas non plus. Comment les joueurs dépassent-ils les frontières ?

Les frontières physiques servent à séparer, à empêcher – on entre par certaines, on sort par d'autres. Sous la forme de murs ou de murailles, de rivières, de montagnes, ou de simples guichets d'aéroports. Les frontières sont des espaces spéciaux : liminaires, hybrides, glissants, dangereux, contrôlés, réprimés et potentiellement sanglants. Comme nous le dit la féministe chicana Gloria Anzaldúa (1987 : 3), « les frontières sont érigées pour définir les endroits qui sont sûrs et ceux qui ne le sont pas, pour distinguer le nous des autres. Une frontière est une ligne diviseuse, une étroite bande le long d'une berge escarpée». [Notre traduction]

¹⁰ En 2013/14, le Brésil fut le premier pays en nombre de joueurs (cf. [CIES Football Observatory](#)) comme il a déjà été le premier pays en 2007 et 2012/13 (78 joueurs inscrits dans la Champions League, avant la France, avec 72 joueurs et l'Espagne, avec 65. (Rodrigues 2012).

Les frontières créent aussi des espaces intermédiaires, certains transnationaux, des espaces habités par des gens hybrides, un peu d'ici et un peu d'ailleurs, ou, dans la plupart des cas, ni d'ici ni d'ailleurs. C'est le cas des Chicanos, par exemple, habitants d'un *borderland*, « nous n'avons pas traversé la frontière, c'est la frontière qui nous a traversés », profitent leurs slogans politiques concernant l'invasion nord-américaine du Mexique en 1846. Cette zone de frontière est un espace vague, indéterminé, qui, comme nous l'expose Anzaldúa (1987 : 3) :

[...] est en constant état de transition. L'interdit et les prohibés en sont les habitants. Los atravesados vivent ici : le myope, le pervers, le queer, l'incommode, l'indiscipliné, le métis, le mulâtre, le créole, le mort-vivant ; bref, ceux qui traversent, qui passent, ou qui entrent dans les confins du « normal », forment un troisième pays – une culture de frontière. [Notre traduction]

Cependant, parmi les millions de Brésiliens vivant actuellement à l'étranger, pour la plupart sans papiers, clandestinement, près de quatre mille sont des joueurs professionnels de football, dont aucun dans la clandestinité, puisque c'est une condition impossible, le système footballistique régi par la FIFA ne le permettant pas. Bien qu'il y ait beaucoup de mulâtres/métis/créoles, ils sont tous physiquement exubérants, et les *queers*, s'il y en a, sont au placard parmi les hommes.

Il y a une énorme différence de salaires et de contextes culturels dans les clubs vers lesquels ils se dirigent. Beaucoup vivent dans des pays marginaux du système footballistique mondial et vers où difficilement penserait immigrés un travailleur Brésiliens, comme l'Inde, ou l'Arabie Saoudite¹¹, (et certains ont vu leur passeports confisqués, l'eau de leur maisons coupé, comme des 'argument' pour que restent dans le pays), ou encore jouent dans des clubs européens moins importants, en deuxième, voire en cinquième division, comme c'est le cas en Allemagne.

La plupart des ces joueurs qui se transfèrent vers l'étranger le font vers des petits clubs, qui offrent des salaires dérisoires comparé aux joueurs-célébrités interviewés. Cependant, leur condition de traversé les frontières n'est pas aussi distante : ils sortent et entrent légalement dans les pays ; ils peuvent déjà compter sur une insertion professionnelle garantie ; ils traversent la frontière guidés par un médiateur – ledit « *impresario* » ou « agent

¹¹ À l'Inde sont allés 48 joueurs entre 2002-2012, et 28 sont revenus entre 2005-2011. À l'Arabie Saoudite sont allés 77 joueurs entre 2002-2011.

FIFA », obligatoire pour les transferts internationaux, qui réalisent des contacts entre les deux clubs. Ces « agents » sont autorisés pour cela par la FIFA après un examen qui inclut la connaissance de l'anglais, et qui reçoivent une rémunération proportionnelle au montant payé pour le joueur, généralement 10%. Nous pourrions rapprocher ce médiateur de la sinistre figure du passeur d'immigrants sans-papiers, dans le deux cas, ils sont ceux qui facilitent le passage de la frontière. C'est-à-dire que même les joueurs qui partent vers des plus petits clubs comptent sur le soutien légitime et officiel d'un impresario, son passage de la frontière étant ainsi bien plus aisé que pour un émigrant commun, et même plus tranquille que pour les touristes.

La bulle

Revenons donc à la question sur la modalité de la traversée des frontières, puisque nous avons vu que les frontières qu'ils traversent ne sont pas exactement celles traversées de préférence par les émigrants sans papiers brésiliens, qui dans leur majorité entrent en tant que touristes et demeurent dans le pays après l'expiration du visa légal. Pour beaucoup parmi les émigrés, la traversée d'une frontière crée une région d'opportunités, où les résidents peuvent se joindre, les traditions se réinventer et est possible de laisser derrière le fardeau d'un héritage. La frontière, au même temps que représente des espaces de tension limite, représente aussi espaces de progrès, des opportunités et de nouveaux contextes sociaux et politiques (Hannerz, 1997). Est-il le cas pour les joueurs de football ? Et, est-ce que les joueurs que travaillent dans de clubs moins prestigieux dans la hiérarchie footballistique comptent avec la même protection institutionnelle dans le processus d'émigration ou dans votre travail les joueurs célébrités?

Les footballeurs intègrent la parcelle, aujourd'hui économiquement très significative, constituée par les émigrants qui le font avec la certitude d'un accueil institutionnel ; ce groupe est intégré par des professionnels à différents niveaux de rémunération, des opérateurs sur plateforme pétrolière aux travailleurs qualifiés, en passant par les filles au pair, les étudiants, les serveurs dans les stations de ski, les danseuses exotiques ou les professionnels

transnationaux. Les études sur la migration des travailleurs à haute rémunération se sont initialement focalisées sur le travail spécialisé, intellectuel, ce qu'on appelle la « fuite des cerveaux », mais plus récemment d'autres insertions professionnelles ont commencé à être considérées, comme c'est le cas de la parcelle des joueurs qui émigrent, dans une « fuite des pieds ».

Leurs voyages, au contraire des autres émigrants, sont cernés de certitudes, bien plus que de risques. Nous pouvons même dire que la circulation des joueurs brésiliens se fait dans une zone (une *bulle*) constituée d'espaces homogénéisés, surveillés, protégés, d'accès restreint – aéroports, stades, hôtels, centres d'entraînement, cliniques médicales, cliniques de physiothérapie, saunas –, qui pourraient être désignés comme des non-lieux (Augé 1992). Et de lieux (la maison, le restaurant) marqués par la consommation et le style de vie brésilien.

Nous trouvons des exemples de bulles similaires dans d'autres professions, comme celle des stars de cinéma au cours de tournage de film, et dans les hautes sphères de la politique. Un journaliste qui accompagnait la délégation du président Bush en visite au Brésil, a décrit son expérience dans la bulle, qui garantit sa sécurité. Une fois son credential en main, le sujet qui pénètre cette bulle est éloigné des autres mortels, et ne coexiste qu'avec les autres sujets qui possèdent le même credential ; ses mouvements sont surveillés par les agents de sécurité en grand nombre qui encerclent le groupe ; ils voyagent dans des avions spéciaux, les zones dans les aéroports sont fermées pour eux et même les rues, parfois des morceaux de quartier, sont isolés pour qu'ils passent, avec roulement de tambour en tête. Leurs besoins en alimentation, transport, logement, sont pourvus.

Les joueurs des clubs-globaux ou des sélections nationales reçoivent un traitement similaire, à bien des occasions. Néanmoins, même les équipes moins bien classes dans l'hiérarchie footballistique maintiennent une imperméabilité de ces zones : comme je l'ai observé lors de la visite au centre d'entraînement d'un club Grec, dans une banlieue éloignée d'Athènes, une localisation semi-secrète, où les supporters n'ont pas accès. Celui qui pense qu'il s'agit de cas exceptionnels, concernant seulement les grandes puissances footballistiques, se trompe. Bitencourt (2009) a bien montré, grâce à l'étude d'un club national, l'Atlético Paranaense, que la surveillance sur les corps des joueurs fait qu'ils sont scrutés par des machines, mesurés, pesés, analysés de manière microscopique, dans une anatomo-politique du détail qui s'étend à l'alimentation, au sommeil, à l'usage des muscles ; et toute une gamme d'appareils de haute technologie est mise en œuvre pour que ce micro biopouvoir s'exerce de manière ininterrompue et permanente. Cette surveillance n'est pas nouvelle dans le football ; ce qui a changé, c'est l'appareil technologique à son service, qui

permet un micro-contrôle sur les substances ingérées par les joueurs grâce à des examens périodiques servant au contrôle pharmaceutique et une plus grande ingérence, du fait des meilleures conditions économiques des clubs aujourd’hui.

Pour passer d’un pays à un autre, une fois dans la zone, le joueur n’a pas besoin de carte d’identité, de passeport, ou de changer de l’argent. Il y aura quelqu’un pour s’occuper de tous ces petits détails, pour les résoudre : les médiateurs, ces agents contractés par les clubs, les attendent à l’aéroport, quand ils ne les accompagnent pas sur le trajet, obtenant les visas, négociant avec les autorités locales, ouvrant les comptes bancaires, cherchant des maisons dans des lotissements clos, où habitent déjà d’autres footballeurs brésiliens, emmenant leurs enfants chez le médecin, servant de traducteurs. Ils lisent les cartes des restaurants lors de premières repas, les conduisent au centre de entraînement jusqu’à ce que le chemin les serait familier, servent de chauffeur jusqu'à la obtention du permis de conduire par les procédures qui les restent inconnus) et les aide à obtenir une voiture (pour les stars, reste l’embarras du choix car les clubs-globaux ont des contrats avec des fabricants de voiture de luxe et les fournissent « gratuitement », en échange de la publicité qui auront dans les media tout l’année durant).

Nous savons que les immigrants en général, rarement s'aventurent sans le soutien d'un réseau connu, licite ou illicite (Machado 2005, 2007) que les garantissent un minimum de support dans les premiers jours à l'étranger. Cependant, dans cette déterritorialisation mondial peu parmi eux auront les mêmes facilités de joueurs de clubs-globaux souvent comptant avec la protection des agent ad hoc et circulant dans des espaces contrôlés par les clubs.

Le degré de «protection» (terme ambigu que implique également la surveillance) et la qualité des services qui les sont fournis varient considérablement en fonction de la place que le joueur et le club récepteur occupe dans la hiérarchie du système footballistique. Néanmoins, même un jeune joueur inconnu, comme Nandinho¹², qui a joué en Danemark, reçoit cette attention spéciale :

Mon professeur de danois m’attendait déjà à l’aéroport, pour qu’elle m’accompagne dans la ville. J’habitais dans un appartement, le club m’a donné un appartement, j’étais bien tranquille là-bas, Dieu merci.

¹² Dans le but de préserver leurs identités, nous avons changé les noms des joueurs mêmes si, au cours de l'enquête, tous nous ont donné la permission de utiliser leurs noms. Nous avons aussi évité des révéler les noms des clubs.

Comme me l'a répété des dizaines de fois Nadine, la sympathique employée du département de football d'un club Grec, « nous faisons tout pour qu'ils n'aient pas à se préoccuper ». Et le « tout », ici, incluait obtenir des faveurs des autorités grecques, ce qu'elle m'a présenté dans un geste de quasi tai-chi, balayant l'air avec la main :

Nous avons ici un team-manager, quelqu'un de notre staff, qui les aide à trouver une maison, une école pour les enfants. Et pour les papiers, certains n'ont même pas besoin de « permission de rester », parce qu'ils ont un passeport européen, généralement ils ont un passeport italien ; mais pour ceux qui n'en ont pas, je m'en occupe. Je connais la loi, je sais ce qu'il leur faut, je rassemble les documents nécessaires, ils n'ont pas besoin de se soucier de ça. Pour être franche, parfois les autorités nous aident un peu, parce qu'ils savent que nous sommes du club X, qu'ils sont des joueurs étrangers, qu'ils doivent s'installer ici.

Et quand surgissent des nécessités impondérables, là encore le club est là pour les aider :

Nous avons un professionnel, Bellerophon, un type qui a longtemps vécu au Brésil, qui parle portugais, et il les aide. Comme un ami, un assistant.

Bellerophon semble tenir le même rôle qu'avait Nardo à Séville, ou Nilson à Alkmaar. Nardo, qui avait accompagné Everton en Espagne, a rapidement commencé à assister les autres joueurs brésiliens dans leur quotidien hors de la bulle ; quand à Nilson, journaliste, il intégrait le système adopté par les impresarios de Berto, devant ainsi accompagner le joueur dans tous ses moments, servant d'interprète, de chauffeur, de secrétaire, et même habitant chez lui, selon une pratique qui mêle prestation de service et surveillance, amitié, ce qui dissout les frontières entre le travail et la vie personnel.

Outre Nadine, Bellerophon et Boteas, l'attaché de presse, le club Grec compte d'autres assistants pour résoudre les problèmes pratiques des joueurs : deux chauffeurs qui vont leur enseigner le chemin de la maison au centre d'entraînement, et deux agents immobiliers.

Ecoute, les choses sont automatiques. Par contrat, généralement ils gagnent une voiture. Nous avons deux ou trois agences immobilières ; ils commencent à discuter avec eux et à leur montrer des maisons ; ils choisissent une maison. Le manager les emmène acheter des vêtements, à la banque. Notre gérant les présente au gérant de la banque : « voici Heitor Teodoro ». Tout le monde connaît Heitor Teodoro. Ils ouvrent le compte. La vie suit normalement.

« Normal » n'est pas le bon terme, parce que pour le commun des mortels, il faudrait quelque chose de plus qu'un nom pour ouvrir un compte. Le fait est que les portes tendent à s'ouvrir aux joueurs, et même les lois sont modifiées de manière à faciliter leur entrée et leur transit à l'intérieur des frontières nationales – en Grèce, depuis 2009, les joueurs brésiliens peuvent pratiquer leur métier avec un visa de tourisme, sans le visa national de travail qui demandait beaucoup de bureaucratie, selon Nadine.

Plus que dans un pays, dans une ville, ils sont dans un club – et les clubs, à partir d'un certain échelon dans la hiérarchie du système footballistique, présentent une certaine homogénéité d'espaces et de pratiques qui ne dépendent pas du lieu où ils sont situés. Les joueurs doivent surtout respecter une rigide réglementation de conduite qui, dans certains cas, comme aux Pays-Bas, trouve difficilement de parallèle chez les autres professions, sinon dans la carrière militaire. Des horaires rigides ponctuant le temps de travail (et de non-travail), une discipline vestimentaire (aller au stade en costume et cravate, avoir des vêtements pour les déplacements avant les matchs à domicile, et d'autres pour les matchs à l'extérieur), l'absence de téléphones portables pendant les déplacements et dans les vestiaires, des places fixes à la table du restaurant, ordre fixe dans le service des repas, le non-échange de maillots avec les adversaires après les matchs, la ponctualité absolue à l'entraînement et à toutes les réunions prévues, etc., font qu'ils ont un intérêt à accepter le contrôle. La dénomination du lieu où ils passent les jours avant les matchs est révélatrice de cette surveillance : « concentration ». Plus qu'un lieu où ils peuvent se focaliser sur la prochaine lutte, le nom semble évoquer un « camps de concentration », où les joueurs, formant un bloc uni à l'intérieur de la bulle, sont plus facilement surveillés. Cette surveillance s'étend aussi et de plus en plus aux horaires de non-travail, par le biais des surveillants du club, de l'omniprésence des médias ou des propres supporters.

Souvent, voyager à travers les frontières ne signifie pas forcément que ces joueurs connaissent les pays qu'ils visitent. Le déroulement de ces voyages est prévu par le club et hautement contrôlé, de manière à ce qu'il ne reste pas une grande marge de temps pour qu'ils puissent se déplacer librement dans l'espace des villes et connaître les lieux où ils sont. Quand j'ai demandé à Everton s'il connaissait beaucoup de pays, la réponse ironique a été : « oui, les hôtels oui, on connaît bien les hôtels et les aéroports ».

Cosmopolites ? Identités cosmopolites ont été largement liée à des habitudes esthétiques et de consommation (Hannerz, 1996) qui sont typiques d'une élite qui se déplacent parmi les villes globales comme s'ils étaient dans leur propre ville natale, revisitant les

musées, les galeries d'art, théâtres et restaurants avec la familiarité qui est bon pour ceux qui ont passé une grande partie de leur vie dans ces environnements. Ce qui est rarement le cas des joueurs (ou leurs familles) que j'avais contactés. Ici encore il ne s'agit pas d'une aristocratie spirituelle qui admire différentes expressions culturelles, un des sens du terme, et qui cherche encore moins à créer des liens avec d'autres lieux. Se déplacer, traverser des frontières nationales et principalement des frontières clubistes, est une stratégie d'accumulation de biens matériels (en l'occurrence, le salaire) et symboliques (en l'occurrence, le prestige dans le système footballistique). On peut être polyglotte tout en étant ethnocentrique : la formule s'applique ici – et observez qu'il y a beaucoup de cas où même la langue locale n'est pas apprise. L'expérience de la frontière tend à produire des «visions politiques puissantes », disait Clifford. Il n'y a pas eu de récit de conscience politique éveillée par cette traversée des frontières nationales.

L'exode et le rapatriement des joueurs constituent ainsi une circulation qui pourrait être caractérisée comme immobile, dans la mesure où les sujets impliqués se déplacent géographiquement sans se déplacer symboliquement, et demeurent dans leurs provinces, dans leurs villages, leurs groupes. Cette circulation se fait dans des circuits particuliers, des bulles qui peuvent parcourir des Etats-nations sans que les frontières nationales ne soient particulièrement importantes.

Ces bulles, au contraire des *bordelands*, ne conjuguent pas rébellions, transgressions, luttes ; les bulles, à l'inverse, sont aseptisées, régulées, prévisibles, répétitives et monotones. Protégés, sans danger, traverser ces frontières ne suscite en aucun cas l'émotion vécue par les émigrants. Pour les footballeurs, sans doute que le changement de club implique situations de tension, de négociation et d'incertitude. Mais ces angoisses ne sont pas présentes dans la traversée des frontières nationales. Tout se passe comme si la vraie frontière était érigé entre les clubs, pas entre les Etats-national.

Ainsi, le dramatique est ailleurs, dans le passage d'un club à l'autre, dans les enjeux qu'impliquent les « transferts », dans les négociations entre agents et dirigeants, dans les espoirs, dans les calculs de valeurs, dans la possible réaction hostile des supporters, dans la couverture des médias. C'est pour cela que je préfère voir les frontières existantes entre les clubs, et non pas entre les pays. Un fois admis et installés dans les clubs, ils pénètrent la bulle, dans un espace contrôlé, où ses mouvements sont facilités ainsi que subis à une vigilance permanente, un territoire sans frontières à traverser, puisque la véritable frontière l'a déjà été.

En conclusion, je dirais que les relations entre le football et la mondialisation méritent d'être un point de focus non seulement parce que ce sport (et d'autres) reflète des dynamiques

de la mondialisation, mais parce que les pratiques footballistiques influent et redéfinissent certains de leurs termes, comme le propre concept d'émigration/immigration, ou celui de frontière.